



TRANSFORMATION
ANTONI, 2021, polyester,
 verre, cristal, liège, objets
 trouvés et recyclés.
 Collection Frac Normandie.
 (À droite) *Sentiments*,
 2025, acier inoxydable,
 coton, plastique, polyester.
 Fonds cantonal d'art
 contemporain.



PHOTOS: ANNIK WETTER; FCAC; PHOTO SERGE FRUEHAUF; ALICIA DUBUIS; LIGIA DIAS

L'épiphanie de Ligia Dias

E LLE TRANSCENDE LES FRONTIÈRES. Cela aurait pu être un titre de chanson, mais c'est plutôt le moto de l'artiste née à La Chaux-de-Fonds en 1974. Ligia Dias ne fait pas que repousser les limites, elle questionne le rôle de l'artiste et la façon dont notre société attend une production matérielle prédéfinie. Que ce soit dans ses sculptures, ses installations *in situ* ou ses bijoux, chaque médium devient le terrain fertile de ses explorations et de leurs paradoxes. Son travail documenté est profond et subtil. Autant que sa façon d'associer des matériaux de récupération à des éléments précieux, par exemple. Mais laissons-la nous raconter. Il fait très chaud lorsqu'elle nous reçoit chez elle, à Genève.

Ligia Dias, dont les parents sont portugais, nous accueille avec cette fameuse boisson locale au goût de son enfance. Composée d'un expresso, de citron pressé et d'un peu de sucre, le tout mélangé à de l'eau glacée, ce délice se sirote sans compter. D'autant plus lorsqu'elle fait défiler devant nous les temps forts de sa vie, dont ses années parisiennes lors desquelles elle a œuvré pour les plus grandes marques de mode. Quant à l'art: «Mes parents – infirmiers tous les deux – ont toujours aimé les belles choses et l'ont transmis à leurs quatre enfants. Mon père peignait. Je me souviens qu'à la maison, il régnait toujours une odeur de térébenthine», commence par glisser notre hôte. La suite la pousse vers

l'ECAL où elle suit une formation de graphiste, qu'elle pratiqua au fond assez peu, mais qui lui donne ce cadre, cet amour des choses bien orchestrées, omniprésents dans son travail. Ce sera ensuite l'appel de Paris. Elle fut la première résidente du sexe féminin de l'atelier vaudois dit «Atelier du 700^e», avant d'intégrer le Studio Berçot, cette école particulière mais réputée qui formait aux métiers de la mode et du stylisme. «Ce furent des années très formatrices, d'autant que j'ai eu l'opportunité d'effectuer un stage chez Lanvin auprès d'Alber Elbaz, puis un deuxième à l'issue duquel ils m'ont gardée. J'aimais l'univers des studios de designer mais, au fond, je n'étais pas, je pense, dans la mode pour les bonnes raisons. Comme aujourd'hui, mon approche est sociologique et je cherche à comprendre les systèmes.»

Décontextualiser les objets

Une fois n'est pas coutume, les rencontres se produisent et font des étincelles. Celle avec l'homme qui partage sa vie depuis presque 25 ans en est une. Historien de l'art et conservateur de musée, c'est lui qui songea à lui présenter Mai-Thu Perret, la plasticienne genevoise avec qui la collaboration semblait une évidence. «Je développais en secret une recherche liée à la modernité et à l'esprit du temps. Des sujets partagés avec Mai-Thu Perret. Elle m'a invitée à intervenir sur ses mannequins pour lesquels j'ai créé un concept et des vêtements.»

Puis, vint cette épiphanie. Ligia Dias découvre

Portrait

Par Carole Kittner

qu'Anni Albers a réalisé juste une fois une série de bijoux avec cet élève de Josef Albers, son époux et enseignant au Black Mountain College depuis leur fuite de l'Allemagne après la fin de l'école du Bauhaus, fermée par le régime nazi. «J'ai instantanément compris que c'était comme cela que je voulais travailler. Il y a ces rondelles plates de quincaillerie associées à du ruban, un élément sans valeur esthétique ou économique, et le ruban de gros-grain signature de la maison Lanvin où j'ai appris les codes du luxe. C'est une sorte d'héritage que j'ai reçu. On retire donc à l'objet sa fonction première. On le décontextualise à travers un geste très simple qui existe depuis la nuit des temps.» Ligia Dias commence donc à faire des bijoux qui ressemblent à des sculptures, en juxtaposant les éléments.

Par la suite, le curateur Nicolas Trembley lui offre une première exposition collective au Centre culturel suisse de Paris. «Ce sera l'occasion que je présente mes premières recherches sur le bijoux qui entraîneront la création de ma marque éponyme, notamment grâce à l'aide d'un ami et de Comme des Garçons, mon premier client.» Ce même ami, acheteur pour les Galeries Lafayette, lui glisse combien ses bijoux sont géniaux: «Il me propose de les présenter pour la Fashion Week de septembre. J'avais tout l'été pour les assembler. Ce qui était formidable, c'est que je n'avais pas besoin de savoir-faire en bijouterie. Et comme j'ai toujours beaucoup chiné des choses dans ma vie, j'avais de quoi faire.» La rentrée venue, il montre la collection à Rei Kawakubo de Comme des Garçons. Elle souhaite l'acheter. Ligia Dias est lancée. Elle travaille sur la table de la salle à manger de sa petite tanière parisienne, achète son matériel, y ajoute de la chaîne et des perles...

La jeune artiste fait aussi des résidences et commence à travailler en tant qu'indépendante pour Nicolas Ghesquière chez Balenciaga. «Il voulait m'engager pour la lunette mais je n'y connaissais rien: 'C'est justement pour cela que j'aimerais travailler avec toi parce que tes bijoux me plaisent.' J'ai appris le vocabulaire. Je suis allée en Italie. J'ai aussi fait des gants, par exemple.» Ce sera la même chanson chez Loewe, au moment de son relancement sous Jonathan Anderson qui était ravi d'avoir les références de Ligia Dias. Elle le nourrissait.

Retour à l'expérimentation

Nous sommes en 2017, le couple s'installe à Genève. «Je me suis vite rendue compte, que ce soit pour le consulting ou ma propre marque, qu'il n'était pas possible de travailler comme je le faisais à Paris. Déjà, il n'y a pas de fournisseurs professionnels de matières premières. Et, en réalité, j'avais décidé de revenir à l'essence de mon travail, soit à la recherche et à l'expérimentation, et ce, quelle qu'en soit l'échelle.»



Ligia Dias et le bracelet
*After MIKE, (Jewelry
 Memory Ware) 7*, 2026,
 objets trouvés, laiton
 argenté, argent.



La pandémie galvanisa sa créativité et la proposition de Jill Gasparina au MCBA de Lausanne se charge du reste. «C'est là que j'ai présenté *ANTONI*, ma première sculpture suspendue composée de filet et d'objets trouvés. Un peu comme une levée d'atelier. En réalité, vu que j'avais créé un vocabulaire de standards avec mes rondelles plates de quincaillerie et les filets pour bâcher les camions, le reste provenait essentiellement de ce que je récupère ou retrouve à un moment donné et qui me parle à l'instant présent.» Notons que le nom de l'œuvre fait référence à l'architecte catalan Antoni Gaudí. «Pour concevoir la Sagrada Família, il travaillait avec des chaînes sur lesquelles il accrochait des objets et avec un miroir disposé au-dessous. Elles tombaient sous le poids de la gravité et des petits objets suspendus.»

Plus tard, Ligia est invitée par le Forum Meyrin où elle présente en 2024, sa *Pyramide inversée*.

«L'œuvre était exposée sous la pyramide du Forum et j'ai fait appel aux Meyrinois afin qu'ils me fassent don d'objets que j'ai choisis et enregistrés. J'en avais précisé la typologie bien sûr.

Pour les pièces que je n'avais pas utilisées, les gens étaient libres de les récupérer. C'était une sorte de hiérarchie inversée, à l'image de la sculpture.»

L'artiste expose entre autres à la galerie Lovay Fine Arts à Genève et ses bijoux sculptures sont vendus chez Comme des Garçon Aoyama, à Tokyo, depuis l'an dernier. ■



TRANSFORMATION
ANTONI, 2021, Polyester,
Glas, Kristall, Kork,
gefundene und recycelte
Objekte. Sammlung
des Frac Normandie.
Sentiments, 2025,
Edelstahl, Baumwolle,
Kunststoff, Polyester.
Fonds cantonal d'art
contemporain.



Die Offenbarung der Ligia Dias

SIE ÜBERSCHREITET GRENZEN. Das hätte ein Songtitel sein können. Doch es ist vielmehr das Motto der 1974 in La Chaux-de-Fonds geborenen Künstlerin. Ligia Dias verschiebt nicht nur Grenzen. Sie hinterfragt die Rolle der Künstlerin und die Erwartung unserer Gesellschaft, dass Kunst eine vordefinierte materielle Produktion hervorbringt. Ob Skulpturen, In-situ-Installationen oder Schmuck: Jedes Medium wird zum fruchtbaren Terrain für ihre Erkundungen und die darin verborgenen Paradoxien. Ihr Schaffen ist tiefgründig und subtil. Genauso wie ihre Art, beispielsweise Fundstücke mit edlen Elementen zu verbinden. Aber lassen wir sie selbst erzählen. Wie bei all unseren Begegnungen für diese Ausgabe ist es auch heute wieder sehr heiss, als sie uns bei sich in Genf empfängt – es scheint fast schon das Leitmotiv dieser Nummer zu sein.

Ligia Dias, deren Eltern aus Portugal stammen, begrüsst uns mit jenem berühmten lokalen Getränk, das nach ihrer Kindheit schmeckt. Ein Espresso mit frisch gepresster Zitrone und etwas Zucker, mit Eiswasser aufgegossen – unwiderstehlich! Im Gespräch lässt sie die Höhepunkte ihres Lebens Revue passieren, darunter auch ihre Pariser Jahre, in denen sie für die grössten Modemarken tätig war. Und die Kunst? «Meine Eltern – beide Krankenpfleger – haben schöne Dinge schon immer geliebt und das an ihre vier Kinder weitergegeben. Mein Vater hat gemalt. Ich erinnere mich, dass zu Hause immer ein Geruch von Terpentin in der Luft lag», erzählt unsere Gastgeberin zu Beginn. Der weitere Weg führt sie an die ECAL, wo sie eine Ausbildung zur Grafi-

kerin absolviert. In diesem Beruf arbeitet sie später zwar kaum, doch die Ausbildung vermittelt ihr einen Sinn für Struktur und eine Liebe zu sorgfältig komponierten Dingen, die ihre Arbeit bis heute prägen. Danach folgt der Ruf aus Paris: Sie wird die erste Frau, die eine Residenz im Waadtländer Atelier «Atelier du 700ème» erhält, und setzt ihre Ausbildung am Studio Berçot fort, einer besonderen, aber renommierten Schule für Modeberufe und Modedesign. «Das waren sehr prägende Jahre. Vor allem, weil ich die Möglichkeit hatte, ein Praktikum bei Lanvin unter Alber Elbaz zu machen. Nach einem zweiten Praktikum haben sie mich übernommen. Ich mochte die Welt der Designstudios. Aber im Grunde war ich, glaube ich, nicht aus den richtigen Gründen in der Mode. Genau wie heute ist mein Ansatz soziologisch: Ich versuche, Systeme zu verstehen.»

Objekte aus ihrem Kontext lösen

Es gibt Begegnungen, bei denen es sofort funkt. So war es auch bei dem Mann, der seit fast 25 Jahren ihr Leben teilt. Der Kunsthistoriker und Museumskurator war es, der sie mit der Genfer Künstlerin Mai-Thu Perret in Kontakt brachte – eine Zusammenarbeit, die geradezu selbstverständlich erschien. «Ich arbeitete im Stillen an einer Recherche zur Moderne und zum Zeitgeist. Themen, die auch Mai-Thu Perret beschäftigten. Sie lud mich ein, an ihren Schaufensterpuppen zu arbeiten, für die ich ein Konzept und Kleidung entwarf.»

Dann kommt diese Offenbarung. Ligia Dias entdeckt, dass Anni Albers nur ein einziges Mal eine Schmuckserie geschaffen hat – gemeinsam mit diesem Schüler

FOTOS: ANNIK WETTER; FCAC, SERGE FRUEHAUF; ALICIA DUBUIS, LIGIA DIAS

Porträt

Von Carole Kittner

von Josef Albers, ihrem Ehemann und Lehrer am Black Mountain College, nachdem beide nach der Schliessung des Bauhauses durch das NS-Regime aus Deutschland geflohen waren. «Ich verstand sofort, dass ich genau so arbeiten wollte. Da sind diese flachen Unterlagscheiben aus dem Eisenwarenhandel, kombiniert mit einem Band. Ein Element ohne ästhetischen oder materiellen Wert und das charakteristische Grosgrain-Band des Hauses Lanvin, wo ich die Codes des Luxus kennengelernt habe. Es ist eine Art Erbe, das ich erhalten habe. Man entzieht dem Gegenstand also seine ursprüngliche Funktion. Man löst ihn durch eine ganz einfache Geste aus seinem Kontext – eine Geste, die es seit Menschen-gedenken gibt.» Ligia Dias beginnt daraufhin, Schmuckstücke zu schaffen, die wie Skulpturen wirken, indem sie die einzelnen Elemente miteinander kombiniert.

Danach ermöglicht ihr der Kurator Nicolas Trembley eine erste Gruppenausstellung im Centre culturel suisse in Paris. «Dabei kann ich meine ersten Recherchen zum Thema Schmuck präsentieren, aus denen schliesslich meine gleichnamige Marke entstehen wird – nicht zuletzt dank der Unterstützung eines Freundes und von Comme des Garçons, meinem ersten Kunden.» Dieser Freund, Einkäufer bei den Galeries Lafayette, sagt ihr, wie grossartig er ihren Schmuck findet: «Er schlägt mir vor, ihn während der Fashion Week im September zu präsentieren. Ich hatte den ganzen Sommer Zeit, die Stücke zusammenzusetzen. Das war das Grossartige daran: Ich musste kein Schmuckhandwerk beherrschen. Und da ich in meinem Leben schon immer gerne Dinge aufgestöbert habe, hatte ich genügend Material.» Im September zeigt er die Kollektion Rei Kawakubo von Comme des Garçons. Sie will sie kaufen. Damit nimmt Ligia Dias' Karriere ihren Lauf. Sie arbeitet am Esstisch ihres kleinen Pariser Zuhauses, kauft ihr Material und fügt beispielsweise Ketten und Perlen hinzu.

Die junge Künstlerin absolviert zudem Künstlerresidenzen und beginnt als freie Mitarbeiterin für Nicolas Ghesquière bei Balenciaga zu arbeiten. «Er wollte mich für die Brillenfassungen engagieren, aber davon hatte ich überhaupt keine Ahnung: «Gerade deshalb möchte ich mit dir arbeiten, weil mir dein Schmuck gefällt.» Ich eignete mir das nötige Vokabular an und reiste nach Italien. Ich habe zum Beispiel auch Handschuhe entworfen.» Bei Loewe wiederholt sich die Geschichte, als das Haus unter Jonathan Anderson neu ausgerichtet wird. Er ist begeistert von ihrem Fundus an Ideen und Einflüssen. Sie liefert ihm immer wieder neue Impulse.

Zurück zum Experimentieren

2017 zieht das Paar nach Genf. «Ich merkte schnell, dass ich weder im Consulting noch für meine eigene Marke so arbeiten konnte wie in Paris. Zunächst einmal gibt es keine professionellen Lieferanten für Rohmaterialien. Und eigentlich wollte ich mich wieder auf den Kern meiner Arbeit konzentrieren: auf die



Ligia Dias mit dem
Armband After MIKE,
(Jewelry Memory Ware)
7, 2026, gefundene
Objekte, versilbertes
Messing, Silber.

Recherche und das Experimentieren, ganz gleich in welchem Massstab.» Die Pandemie beflügelte ihre Kreativität, und der Vorschlag von Jill Gasparina am MCBA in Lausanne tat sein Übriges. «Dort präsentierte ich ANTONI, meine erste hängende Skulptur aus Netzen und Fundstücken. Gewissermassen eine Art Sammelsurium aus dem Atelier. Denn inzwischen hatte ich mit meinen flachen Unterlagscheiben aus dem Eisenwarenhandel, den Netzen zum Abdecken von Lastwagen und anderen Elementen ein eigenes Repertoire an Standardmaterialien entwickelt. Der Rest stammte im Wesentlichen aus Dingen, die ich irgendwo finde, aufbewahre und irgendwann wiederentdecke, weil sie mich in diesem Moment ansprechen.» Der Name der Skulptur verweist auf den katalanischen Architekten Antoni Gaudí. «Für den Entwurf der Sagrada Família arbeitete er mit Ketten, an denen er Gegenstände befestigte. Darunter platzierte er einen Spiegel. Unter dem Einfluss der Schwerkraft und des Gewichts der kleinen hängenden Gegenstände fielen die Ketten nach unten.»

Später wird sie vom Forum Meyrin eingeladen, wo sie 2024 ihre *Pyramide inversée* präsentiert. «Das Werk wurde unter der Pyramide des Forums ausgestellt. Dafür bat ich die Menschen aus Meyrin, mir Gegenstände zu spenden, die ich auswählte und registrierte. Natürlich hatte ich zuvor festgelegt, um welche Art von Objekten es sich handeln sollte. Die

Stücke, die ich nicht verwendet hatte, durften die Menschen wieder mitnehmen. Es war gewissermassen eine umgekehrte Hierarchie – ganz im Sinne der Skulptur.»

Ligia Dias stellt unter anderem in der Galerie Lovay Fine Arts in Genf aus. Seit vergangem Jahr ist ihr Skulpturenschmuck zudem bei Comme des Garçons Aoyama in Tokio erhältlich. ■

Les petits trésors de Ligia Dias

EXPOSITION Première invitée d'une série de résidences au Forum Meyrin, l'artiste genevoise présente sa chatoyante «Pyramide inversée», une œuvre participative, sous les verrières du patio

ÉLÉONORE SULSER

C'est une pêche miraculeuse dont le produit s'expose, à même le filet, dans le patio du Forum Meyrin. Des médailles brillantes, des chaussures usées aux semelles dorées, des boucles d'oreilles – parfois toutes seules –, des porte-clés, des ustensiles de cuisine, des couverts de métal, des bracelets de plastique, des bagues fantaisie, de la dentelle, des pampilles, des bouchons de champagne, une petite vache en bois, un coq portugais, un homard, des coquillages, des jouets, et mille autres trésors sans oublier des chaînes, des guirlandes de lumière, des perles et même un œuf d'autruche!

Un œuf en clé de voûte renversée, un œuf au centre du filet comme pour tenir tout ensemble, à la fois origine du monde et «sommet» le plus bas de cette *Pyramide inversée* (2024), de ce grand cône suspendu à l'envers, chatoyant et lumineux installé par l'artiste Ligia Dias sous la verrière post-moderne du Forum Meyrin.

Cœurs volants

Ces trésors ne sont pas arrivés par hasard dans le filet de Ligia Dias. Si certains sont des objets trouvés, beaucoup ont été donnés par des amis ou des gens de Meyrin. Au début de l'automne, l'artiste a ouvert une sorte de guichet, appelant les habitants de Meyrin – «A vos tiroirs, vos poches et votre créativité!» – à faire don de petits objets. Pas n'importe lesquels. Le «Bureau des objets donnés», créé pour l'occasion, invitait à assortir son dépôt d'un propos, d'une émotion, d'un souvenir: ainsi ces «cœurs volants en alu-

minium» sont-ils décrits comme des «ex-voto à l'amour réalisés lors d'une agréable soirée».

Le procédé a d'ailleurs inspiré à l'écrivaine et journaliste (collaboratrice régulière du *Temps*) Salomé Kiner un joli texte en forme d'inventaire qui accompagne l'installation. Elle y mêle anecdotes véridiques – «le plus grand lustre au monde mesure 47,7 x 29,2 x 28,3 m et pend au plafond d'un centre commercial de Kuwait City» – et des propos des donateurs et donatrices de Meyrin: «Assiettes en laiton – récompenses obtenues en Mongolie à l'issue d'un trail solidaire de 150 km».

Beaucoup d'objets ont été donnés par des amis ou des gens de Meyrin

Le Forum Meyrin inaugure avec Ligia Dias une nouvelle pratique de résidence. Pendant plusieurs mois, l'artiste a travaillé dans un espace au-dessus du théâtre, imaginant, concevant, dessinant, assemblant sa *Pyramide*, non sans un certain suspense puisqu'il était impossible de voir le résultat final avant le montage dans le patio. «En travaillant sur ce projet, j'avais Antoni Gaudí en tête, raconte Ligia Dias. L'architecte catalan de la Sagrada Família à Barcelone avait une méthode pour étudier les volumes, pour créer ses architectures. Il travaillait avec la gravité. Il utilisait des chaînes ou des cordes, auxquelles

il suspendait des éléments lourds, du métal ou de petits sacs de sable, ce qui créait des volumes. En Catalogne, on peut découvrir, notamment dans l'église de la Colonie Güell, ces grandes structures. En dessous, un miroir permet de voir ce que ça donnerait une fois élevé dans les airs. Se dire qu'on travaille à l'envers, j'adore ça.»

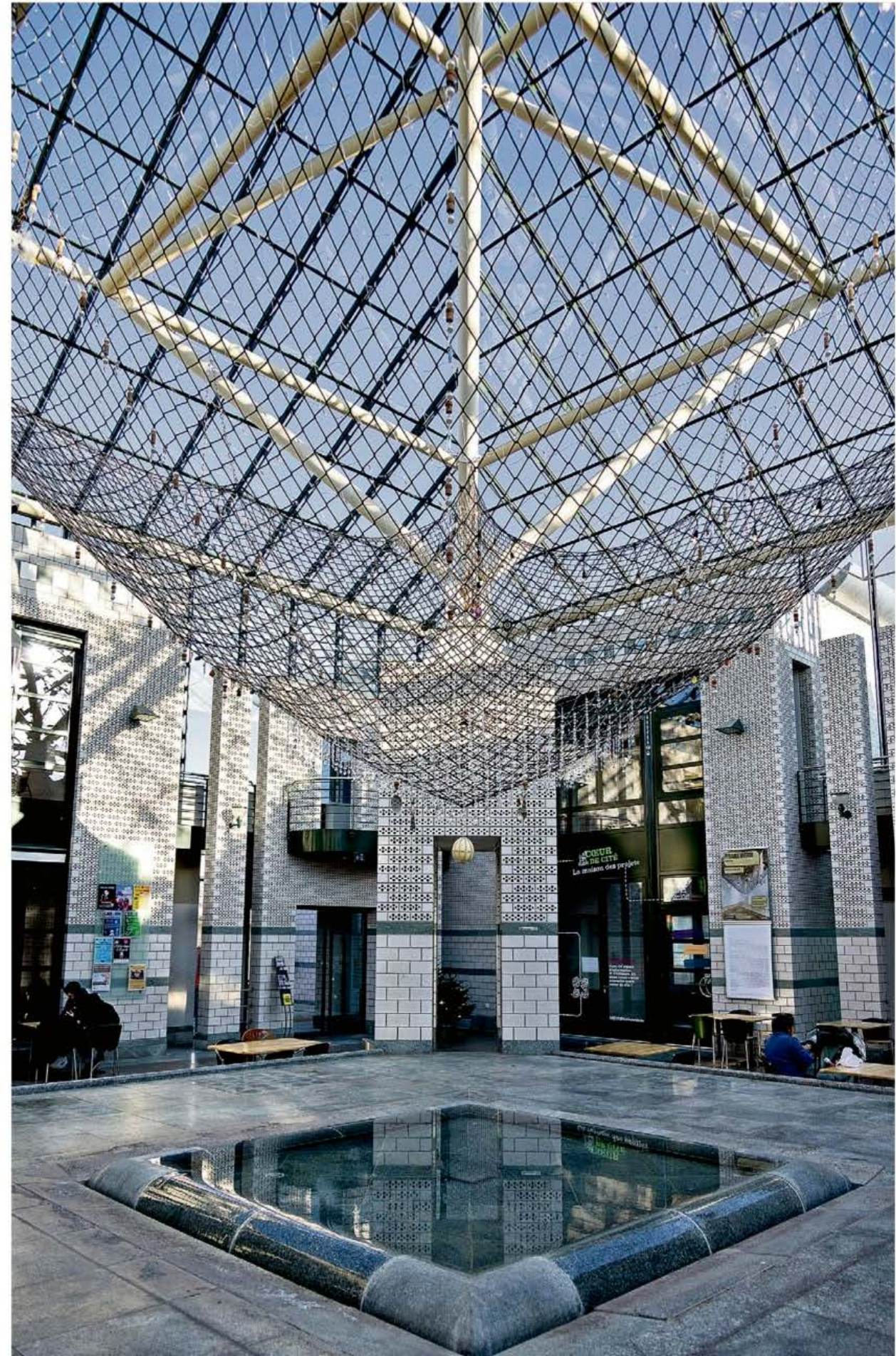
Ligia Dias, artiste venue du graphisme, de la mode, de la bijouterie, n'en est pas à sa première pêche miraculeuse. Elle avait déjà exposé un filet (*Antoni*, 2021) au Musée cantonal des beaux-arts de Lausanne, lors de la première édition de l'exposition *Jardin d'hiver* en 2021, imaginée par Jill Gasparina, puis à Lugano, pour l'exposition inaugurale de la Fondation Bally, *Il Lago sconosciuto*, montée en 2023 par Vittoria Matarrese. Mais cette fois, l'œuvre est trois fois plus grande.

La promesse du soleil

On peut découvrir cette *Pyramide inversée* au patio du Forum, sous la grande verrière jusqu'au 26 avril. Les jours de pluie, le filet et ses trésors semblent plongés dans une mer grise, mais les jours de soleil, promet Ligia Dias, l'espace s'ouvre et s'agrandit.

L'artiste américaine Rachel Marks est la prochaine artiste en résidence. Dès le 30 janvier, elle présentera ses œuvres de papiers récupérés à la Galerie du Levant, l'un des espaces d'exposition du Forum. Puis elle investira, à son tour, dès le mois de mai, le patio de Meyrin. ■

Pyramide inversée.
Au Forum Meyrin jusqu'au 26 avril.



Porte-clés, ustensiles de cuisine ou encore jouets, les objets les plus hétéroclites agrémentent la «Pyramide inversée» conçue par Ligia Dias, artiste venue du graphisme, de la mode et de la bijouterie. (DAISY KIM LEHMANN)

LIGIA DIAS, LA MÉMOIRE EN ORNEMENT

CHEZ L'ARTISTE GENEVOISE, LE BIJOU CONTEMPORAIN S'INSCRIT DANS UNE DYNAMIQUE MÉMORIELLE. S'Y CROISENT DES RÉFÉRENCES CULTURELLES ET PERSONNELLES TOUT EN INTERROGEANT LA PLACE DE L'OBJET DANS NOTRE SOCIÉTÉ.

La pratique de Ligia Dias dépasse les frontières traditionnelles de la discipline. Loin d'être de simples accessoires, ses bijoux deviennent les témoignages tangibles d'influences diverses et d'héritages qu'elle revendique à travers une démarche singulière. Célébrant les artistes qui l'ont marquée tout au long de son parcours, ses réalisations se nourrissent de références culturelles qui transcendent les époques. Un exemple notable est son hommage aux colliers d'Anni Albers, pionnière notamment du design textile du Bauhaus, dont la simplicité des matériaux et l'ingéniosité des formes inspirent directement Ligia Dias. En réinterprétant ces œuvres, comme lorsqu'elle utilise des rondelles métalliques et du ruban gros-grain, elle instaure un dialogue avec le passé, tout en renouvelant l'expression contemporaine du bijou.

Cette appropriation dépasse les simples clins d'œil à des artistes majeurs. Ligia Dias va plus loin en intégrant ces références dans un processus créatif qui questionne la notion même de fonction et de matérialité. Par exemple, avec *LA1* (2021), elle remplace l'assise d'une chaise emblématique de Mies van der Rohe (MR 10, 1927) par des éléments de ses bijoux, annulant ainsi la fonctionnalité du siège et le transformant en une œuvre conceptuelle, un « objet pour penser » selon les mots de l'artiste. Cet acte interroge la mémoire collective liée aux objets *designés* et l'idée de transmission esthétique à travers les générations.



FETISH REI 4, 2022, Ligia Dias. Polyester, perles d'eau douce, laiton, argent, acier inoxydable.



LA1, 2021, Ligia Dias. Siège MR10 de Ludwig Mies van der Rohe, feuille d'or, acier inoxydable, polyester.



Marco Costantini
Historien de l'art/Directeur du mudac, Lausanne

Le travail de Ligia Dias est également un témoignage de sa propre histoire, particulièrement dans le choix des matériaux qu'elle utilise. Elle intègre dans ses réalisations des objets trouvés, des restes de ses précédentes productions, ou encore des ressources récupérées. Cela lui permet non seulement de situer sa pratique dans une démarche écoresponsable, en opposition à la surproduction et au gaspillage de l'industrie du luxe, mais aussi de donner une seconde vie à des matériaux, chargeant de cette manière ses pièces uniques du récit intime de leur parcours.

Il en est ainsi de *Fetish REI 4* (2022), conçu à partir des étiquettes d'entretien de la garde-robe de l'artiste, notamment de la marque japonaise *Comme des Garçons*. Habituellement informatives, celles-ci prennent une nouvelle dimension et deviennent aussi précieuses que la chaîne gourmette en laiton argenté et les perles d'eau douce qui les accompagnent. Le vêtement de référence a disparu, mais l'étiquette en garde la trace et ce qu'il symbolisait pour la mode comme pour sa détentrice.

En explorant la mémoire culturelle et personnelle à travers ses réalisations, Ligia Dias transforme le bijou en une véritable archive vivante. Chaque pièce, se jouant des contrastes visuels qui sont à la fois bruts et sophistiqués, jettent un pont entre le passé et le présent. Ses créations, parfois imposantes, transcendent leur usage premier et se métamorphosent en œuvres d'art conceptuelles, où la valeur esthétique est liée à une histoire plus profonde qui interroge également le rôle de l'auteur.

CULTURE

MEYRIN ENSEMBLE — OCTOBRE 2024 — N° 268

Ligia Dias.

« TROUVER SA PLACE. »

En résidence au Forum Meyrin cet automne, elle ouvre son processus créatif à qui souhaite y participer.

Née en Suisse de parents portugais, active durant près de 20 ans dans l'industrie du luxe à Paris, la Chaux-de-Fonnière genevoise d'adoption a développé une réflexion sur les valeurs, la tolérance, la place des choses et des êtres dans le monde. Et un geste pour faire entendre sa voix. Echange avec l'artiste autour d'une pyramide inversée en devenir.

Un bureau inédit

Vendredi 21 septembre, un drôle d'office a ouvert au 1^{er} étage du Forum Meyrin, devant la galerie du Couchant. Un « bureau des objets donnés ». Sa fonction ? Récolter les trésors qui sommeillent chez nous, attendent patiemment au fond d'un tiroir, tapissent le fond d'un vide-poche. Ces objets qui ne nous sont plus utiles, mais dont on se sépare pas. Qui n'ont plus de valeur. Vraiment ? Ligia Dias, par son œuvre créatrice, entend nous démontrer le contraire.

Valeur de l'attachement

Figurines en porcelaine, coquillages nacrés, baskets usées, dés en bois, gros bretzel et autres gadgets en plastique, véritable œuf d'autruche et, pour la bonne mesure, un coq portugais en terre cuite... Tous ces objets, et d'autres encore, ont en commun d'avoir perdu leur fonction première et leur valeur marchande. Aux yeux de Ligia Dias, pourtant, leur valeur est réelle. Celle qui naît de notre attachement, de la mémoire de notre histoire avec eux. Celle que l'on peut voir résiduelle ou essentielle, et que l'artiste entend dévoiler à travers l'œuvre qui naîtra de ses mains.

La différence au centre

L'art du renversement, Ligia Dias l'expérimente comme un miroir de la vie et de notre monde. « Malgré mon nom qui trahit des origines d'Europe du sud, je suis née en Suisse, et y ai grandi. Comme le droit du sol n'existe pas ici, je n'ai pas la nationalité suisse. Et bien que je me sente d'ici au fond, on m'a souvent fait remarquer que je n'étais pas une vraie Suissesse. » Cette différence pointée du doigt a été un terreau de réflexion pour la jeune femme, et aujourd'hui elle est reconnaissante de la poursuivre dans la cité meyrinoise, si diverse.

Retrouver sa place

Son procédé ? Inverser les conventions en recalant à l'arrière-plan ce à quoi on attribue communément une grande valeur. Le transformer en un écrin qui, justement, met en valeur ce qui en avait perdu aux yeux du plus grand nombre. Dans la « Pyramide inversée », l'écrin, c'est un filet de sécurité noir suspendu auquel sont accrochées des centaines de pampilles en cristal taillé et autres objets dorés et scintillants évoquant les attributs du luxe. Autant d'objets qui à l'aide de la gravité, créent un lustre tombant en forme de pyramide. L'objet précieux, celui que l'artiste sertit, c'est l'objet humble et sans prétention que l'on ne voyait plus, et qui, accroché au filet dans un élan intuitif, retrouve sa place dans notre regard. « C'est vrai tant pour les objets que pour les êtres humains. Si l'on s'y s'intéresse, ils deviennent intéressants. »



L'artiste devant la matière première de sa prochaine œuvre

© Ariane Hentsch

Elever le regard

Au final, c'est une véritable métamorphose, un changement de vue radical sur la valeur des choses que propose l'artiste. Par son geste, ce qui était pauvre devient riche, ce qui était riche devient pauvre. Et en opposant les contraires sans les supprimer, elle emmène les visiteurs au-delà de cette conversion. Elle leur offre une opportunité d'élever leur regard et accéder à une connaissance plus large, plus englobante, où la différence n'est plus qu'une partie du tout. « Il y a de la place pour tout », résume Ligia Dias.

Ariane Hentsch

BUREAU DES OBJETS DONNÉS

Les objets donnés et qui seront peut-être intégrés à l'œuvre doivent être solides et mesurer 20 cm maximum : bijoux fantaisie, petits jouets, verres à pied, porte-clefs, médailles, mouchoirs, broderies, lunettes, couverts argentés, etc. Les histoires et anecdotes liées seront également collectées.

Galerie du Couchant du Forum Meyrin
21 septembre au 2 novembre 2024
me 14h-17h & sa 10h-13h/13h30-16h
en présence de l'artiste les 21 septembre,
5 octobre, 2 novembre

Infos

« Pyramide inversée »
de Ligia Dias

Inauguration
mardi 3 décembre dès
18h dans le Patio

Visites guidées
avant les soirs de spectacles ou sur demande
pour les groupes

Œuvres créées in situ

Côté jardin, le public, même venu pour nager ou bronzer, peut découvrir des œuvres créées in situ, comme celle imaginée sous la vaste terrasse par le jeune artiste français Mathias Bensimon. L'espace ouvert est mué en un tableau immersif qui évoque les *Nymphéas*, de Monet, et capte toutes les variations de lumière à fleur de lac. En entrant dans le bâtiment, le visiteur croise plusieurs figures mi-humaines, mi-végétales, aux corps de lierre et gazon synthétiques. Cet art topiaire à l'accueillante étrangeté du New-Yorkais Vito Acconci (1940-2017), prêté du Musée d'art moderne et contemporain (Mamco) de Genève, rejoue le mobilier de jardin – chaises, tables ou tonnelle – façon camouflage.



« Bodies in the Park » (1985), de Vito Acconci ; « 27th of March 2012 (Forsythias) » (2020), de Petrit Halilaj et Alvaro Urbano. ANDREA RÖSETTI

Les géants forsythias jaune d'or de Petrit Halilaj et Alvaro Urbano qui dominent le grand escalier vers les étages, esquissent un jardin intérieur protecteur et solaire. Des limaces bleu Klein se font la malle entre deux salles : ce sont des sculptures en bronze de Wilfrid Almendra, qui n'aime rien tant qu'hybrider les petits riens et l'histoire de l'art. En hauteur, un filet-lustre de la Suisse Ligia Dias semble avoir remonté du fond du lac des souvenirs enfouis, entre bouchons de champagne et capsules de bière, scintillement de pampilles et porte-clés touristiques, autant de déchets domestiques à l'éclat féerique.

Vittoria Matarrese a tiré parti des espaces de la Villa Heleneum, parfois petits, en créant un parcours plein d'émotions et de surprises, qui vous entraîne et vous étonne, vous enchante aussi, comme l'apparition d'Antoni (2021), un filet de pêche orné de pampilles et autres merveilles clinquantes par la Genevoise Ligia Dias.

Soutenir les artistes

Les artistes sont donc de retour à la Villa Heleneum, où la Fondation Bally, qui n'avait jusqu'à présent pas d'espace d'exposition, a désormais ses quartiers. Pour la commune de Lugano, propriétaire des lieux, c'est un événement. L'édifice, situé non loin de l'ancienne Fondation Thyssen-Bornemisza partie pour Madrid, a connu plusieurs vies artistiques et muséales. Mais «un événement comme celui-ci, ce lieu n'en a pas vu depuis près de vingt ans», lance le vice-syndic de Lugano Roberto Badaracco, au soir festif de l'inauguration où *Le Temps*, comme d'autres médias suisses et internationaux, était invité le 19 avril.

«Notre but n'est pas de créer une collection, explique Nicolas Giroto, CEO de la firme de prêt-à-porter de luxe Bally depuis quatre ans, mais de soutenir les artistes», à l'image de Pedro Wirz, lauréat 2023 du Bally Artist Award, bientôt exposé au Museo d'Arte della Svizzera italiana (MASI) avec lequel la fondation collabore régulièrement.

Tania Gheerbrant installe visiteuses et visiteurs dans le grand salon, face au paysage, sur un banc, et les invite à se laisser traverser par des voix et des images

Nicolas Giroto insiste sur la sincérité de sa démarche, en lien, dit-il, avec «le passé humaniste» de l'entreprise: «Je veux communiquer sur les valeurs de Bally, sur un imaginaire qui va bien au-delà des chaussures quelle que soit leur qualité. Mais il n'y a pas de mélange entre la part commerciale et la part artistique.»

Lorsqu'on voyage d'un lac à l'autre jusqu'à Lugano, la Fondation Bally offre désormais un nouveau repère aux amateurs d'art contemporain. Elle compte alterner expositions de groupe au printemps et exposition monographique, consacrée à une ou un jeune artiste, à l'automne. Un nouveau lieu, au bord de l'eau. ■

«Un lac inconnu», à la Fondation Bally, Lugano. jusqu'au 24 septembre. www.ballyfoundation.ch

Visions du lac

La Vaudoise Caroline Bachmann à la Fondation Bally trois toiles lémaniques. Elle explique son rapport d'artiste à l'élément liquide

L'artiste Caroline Bachmann regarde le Léman depuis sa fenêtre à Cully. Elle en capte l'énergie, souvent au lever du jour. Puis, dans son atelier éclairé aux néons, elle restitue par la peinture une image du lac, où les forces météorologiques qu'il met enjeu sont à l'œuvre. Ce travail en profondeur, à la fois mental et d'observation très fine, s'inscrit parfaitement dans l'exposition de la Fondation Bally à Lugano, *Un lac inconnu*, où l'artiste présente trois tableaux, à l'invitation de Vittoria Matar-

C'est au bord du lac de Lugano que l'organisme dédié à l'art contemporain prend ses quartiers. Visite...

Carole Kittner

«Le lac inconnu», c'est ainsi que Vittoria Matarrese, la nouvelle directrice de la Fondation Bally qui fut directrice de la Villa Médicis à Rome et curatrice au Palais de Tokyo, a intitulé son exposition inaugurale. Cette référence à Marcel Proust évoque l'inconscient, le miroitement des eaux et ce mouvement introspectif qui submerge le visiteur. «Ma première rencontre avec la Villa Heleneum a été de celles qui ne s'oublient pas: un coup de foudre absolu pour une architecture élégante, précieuse, sans être ostentatoire, entièrement tournée vers le lac, presque surgissant de l'eau. J'ai tout de suite voulu travailler autour de cet élément», explique la curatrice franco-italienne.

C'est ainsi qu'elle a convié une vingtaine d'artistes internationaux à créer des œuvres in situ tel que ce «Lac intérieur» du Parisien Mathias Bensimon. Une fresque bleue réalisée comme un miroir dans une alcôve ouverte sur le lac, ou encore le texte «Lac» de l'écrivain Yannick Haenel que l'on ne se lasse pas d'écouter. Il y a aussi le filet de pêche, avec ses pampilles et ses bouchons, réalisé par la Genevoise Ligia Dias. Et des prêts de pièces, notamment du Mamco. «Le brief aux artistes était libre et ouvert. Tout s'est fait de manière très organique.» À l'instar de ces deux performances qui se déploient dans la journée et qui sont le péché mignon de Vittoria Matarrese.

Soutien artistique

Le CEO de Bally, Nicolas Giroto, lui, aime puiser dans l'histoire de la marque: «Nous ne souhaitons pas créer une collection d'art, ni un musée, mais un endroit vivant. Dans les traces du patrimoine de Bally, qui a toujours été très proche du monde artistique. Et avec la Fondation, c'est ce que nous faisons depuis dix-sept ans. Trouver un lieu historique là où la marque a son siège faisait vraiment sens.»

Revenons un instant sur cet espace. La Villa Heleneum fut construite au début des années 30 par Hugo Dunkel. Il s'agit d'une bâtisse pensée par Hélène Bieber, une danseuse exerçant à Paris qui voulait accueillir ici des amis artistes.

La Villa reste propriété de la Ville de Lugano mais permet désormais de redonner vie à la volonté initiale de sa conceptrice. «Nous souhaitons organiser deux expositions par an. Une collective au printemps et un solo ou duo show à l'automne pour soutenir des artistes émergents», confie encore la directrice. La marque le fait déjà depuis longtemps avec le Bally Artist Award, remis le soir de l'inauguration à l'artiste brésilien Pedro Wirz. Ses œuvres seront exposées au MASI (Museo d'arte della Svizzera italiana) qui, d'ailleurs, en achètera une pour sa collection permanente. Mais le soutien va encore plus loin avec, dès 2024, des programmes de résidences à la Villa Heleneum. Ô lac, quand tu nous tiens!

«Un lac inconnu», jusqu'au 24 septembre, Fondation Bally, Lugano.
www.ballyfoundation.ch

Raquel Dias & Ligia Dias

La Placette – Sur intuition de la galeriste, Raquel (1970) et Ligia (1974) ont accepté l'invitation. Pas évidente pour deux sœurs aux pratiques différentes. Quoique! L'aînée s'amuse avec des titres français. La cadette préfère dérouter en anglais. Elle crée des compositions murales en bijoux et miroirs qui perdent leurs utilités une fois réunis. La première chine mais rechigne aux références, associe des objets usuels, entiers ou cassés, en entités minimalistes pour détourner l'attention et axer sur l'intention. Le cumul des deux visions donne «Dias & Dias». Sans se concerter, elles ont pourtant joué de concert. Donnant la mesure à la sensualité, l'intimité, la sensibilité, l'intrigant, la seconde vie après la première. Des associations diverses et variées. Et bienfaitrices. Ah! le filet d'oignons qui devient bas résille ou le cendrier qui pense en cerveau. **Lausanne, Pré-du-Marché 19, tlj 24 h/24 jusqu'au di 29 jan.**

Transversalität: Ligia Dias' zweifache Ausbildung in der Grafik und der Mode widerspiegelt sich in der Vielfalt ihrer Projekte.



Ligia Dias

«Was wir produzieren, kann nur im Dialog entstehen»

Die Genfer Schmuckkünstlerin interessiert sich für den soziologischen Aspekt von Schmuck. Sie arbeitet experimentell und bringt sich vieles selber bei. Interview: Susanna Koeberle, Fotos: Mirjam Kluka



Erfinderisch: Viele Techniken hat sich Ligia selber beigebracht oder hat sie sogar selber entwickelt.

Ligia lebt in einem multikulturellen Quartier von Genf. In ihrem Atelier trifft man überall auf Arbeiten von befreundeten Künstlerinnen und Künstlern. Sie kultiviert den künstlerischen Austausch auf ganz unterschiedlichen Ebenen. Ihre Arbeit lässt sich schwer kategorisieren. Sie arbeitet einerseits als Freelancerin für Kunden im Modebereich und entwirft auch Schmuck und Objekte unter ihrem eigenen Namen. Regelmässig kuratiert sie zudem Ausstellungen, dazu gehört ihr eigenes Ausstellungsformat «The Corner Piece». Dieses mehrgleisige Arbeitsmodell hat sich eher zufällig so ergeben. Die gelernte Grafikerin begann vor zwanzig Jahren im Rahmen ihrer Tätigkeit im Modebusiness mit dem Schmuckmachen. Ein Blick auf ihren Arbeitsplatz zeigt ihre vielfältigen Inspirationsquellen. Massenproduktion interessiert sie nicht, sie mag es, alles selber zu machen und

eigene Techniken zu entwickeln. Mit ihren Schmuckarbeiten hinterfragt sie gängige kulturelle Codes. Es ist eine Form der Kreation, in der Leben und Kunst zu einem Ganzen verschmelzen.

Du hast schon zu Beginn deines Werdegangs transdisziplinär gearbeitet. Kannst du zu deiner ersten Ausbildung an der ECAL etwas erzählen?
LIGIA DIAS: Ich habe Grafik studiert, aber bereits meine Abschlussarbeit war ein Hybrid zwischen Mode und Grafik. Ich habe eine Art Handbuch der zeitgenössischen Lebenskunst gestaltet. Dazu habe ich ein tragbares Accessoire aus Filz entworfen. Mode hat mich schon immer interessiert, auch aus soziokultureller Hinsicht. Vielleicht rührt mein Interesse für disziplinenübergreifende Phänomene von meinem gemischten kulturellen Hintergrund. Ich bin in der Schweiz aufgewachsen, meine Eltern sind aus Portugal. Beide haben eine Leidenschaft für schöne Dinge, das hat mich geprägt.

Von A bis Z: Alle ihre Stücke entstehen in Ligias kleinem Atelier.





Gesten: Wer sein Spiegelbild sehen will, muss den Vorhang aus Vintage-Ketten beiseite schieben (Detail von «Mike»).

Du hast anschließend in Paris studiert. Warum?
LG: Nach der ECAL habe ich ein Jahr lang als Grafikerin gearbeitet und gemerkt, dass mir das nicht genügt. Ich wollte meine Recherchen fortsetzen und Mode studieren. Ich besuchte in Paris auf Anraten der Grafiker und Künstler in/n eine kleine und experimentelle Schule. Weniger der technische Aspekt von Mode interessierte mich, eher der konzeptuelle.

Was geschah danach?

LG: Ich konnte schon während des Studiums ein Praktikum bei Lanvin machen. Das war zur Zeit der ersten Kollektion von Alber Elbaz. Danach engagierte er mich fest. Ich war vor allem beratend tätig. Das war eine grosse Chance für mich. Nach drei Jahren verliess ich Lanvin. Ich hatte viel gelernt, es

war der richtige Moment. Danach habe ich neben meinen eigenen Entwürfen auch eine Zusammenarbeit mit der Genfer Künstlerin Mai-Thu Perret begonnen. Wir haben zusammen mehrere Ankleidepuppen aus Pappmaché sowie Kostüme entworfen.

Welche Rolle spielt bei dir das Thema Zusammenarbeit?

LG: Ich bin es mir zwar gewohnt, selbstständig zu arbeiten und alles von A bis Z alleine zu machen, aber ich brauche zugleich auch den Austausch mit anderen. Ich glaube, dass alles, was wir produzieren, nur im Dialog entstehen kann.

Diese Art zu arbeiten hat etwas Künstlerisches. Lässt du dich beim Entwerfen von deiner Intuition oder vom Zufall leiten?

«Ich experimentiere viel und treibe Dinge an die Grenze.» **LIGIA DIAS**



Entschleunigt: Zum kreativen Prozess gehören langsame Tätigkeiten.



Was ist Luxus?: Ligias Stücke hinterfragen gängige Zuweisungen von High und Low.

Keine Berührungängste: In ihren Arbeiten vermischen sich unterschiedliche Kulturen.



Fetisch: Diese Schürze besitzt Ligia seit 20 Jahren.



DIY Kultur: Ihre Stücke bestehen häufig aus einfachen oder gar banalen Werkstoffen.



Neu interpretiert: Klassiker mit einem ungewöhnlichen Twist.

LG: Definitiv, glückliche Fügungen spielen bei mir eine Rolle. Ich experimentiere auch viel und treibe Dinge an die Grenze. Auf diese Weise entsteht Neues. Das wäre nicht möglich, wenn ich nur auf ganz bestimmte Aufträge reagieren müsste, wie es Produktdesigner eher tun.

Es geht dir auch um die kreative Aneignung von bestehenden Techniken. Was fasziniert dich?

LG: Was mich interessiert, sind Gesten, nicht Formen. Ich mache auch keine Trennung zwischen unterschiedlichen kreativen Tätigkeiten. Ich koche auch gerne und mache Pastisserie, das ist für mich im Grunde nichts anderes, als wenn ich Schmuck oder Objekte anfertige. Ich trenne diese Tätigkeiten auch auf Kanälen wie Instagram nicht. Mir ist es wichtig, dass meine Arbeit authentisch und aufrichtig bleibt. Ganz allgemein, bei der Kunst ist mir dieser Aspekt extrem wichtig.

Was inspiriert dich?

LG: Vieles! Die Liste der Namen ist endlos. Aber wenn ich drei Personen nennen müsste, deren Arbeit ich als genial erachte, dann wären es Martin Margiela, Enzo Mari und Bruno Munari. Und als Bonus Anni Albers mit ihrem genialen Collier, das mich zu meiner ersten Schmuckarbeit inspiriert hat. Diese Halskette war für mich eine Offenbarung.

Ist Schmuck für dich tragbare Kunst?

LG: Ja, meine Schmuckstücke haben einen konzeptuellen Anspruch.

Wie kamst du überhaupt zum Schmuckmachen?

LG: Nachdem ich Lanvin verlassen hatte, wollte ich zunächst eine eigene Prêt-à-Porter-Kollektion entwickeln. Ich wurde eingeladen, bei einer Ausstellung über Schweizer Kunsthandwerk im Centre Culturel Suisse in Paris mitzumachen und habe dort zum ers-

ten Mal meinen Schmuck gezeigt, der ja einen totalen Do-it-yourself-Charakter hatte. Dass ich alles selber machen konnte, war ein wichtiger Aspekt. Daraufhin wurde ich von einem Pariser Luxuskaufhaus mit einer Schmuckkollektion beauftragt. Der Vertreter zeigte ihn auch verschiedenen Modehäusern, so kam ich zu einem Auftrag von Comme des Garçons. Das war der Anfang.

Heute arbeitest du auch mit Edelmetallen. Hat das etwas geändert?

LG: Nein, eigentlich nicht, es ist für mich das gleiche Storytelling. Von Anfang an habe ich mit den Prinzipien der Kontextverschiebung und des Kontrastes gearbeitet. Ich habe mich in der Nische Luxus-Modeschmuck positioniert. Es geht in meiner Arbeit um das Schaffen von Mehrwert.

www.ligiasdias.com



LIGIA DIAS

ANNI: Die Entdeckung der Arbeit der Bauhaus-Künstlerin Anni Albers (1899 – 1994) bedeutete für Ligia Dias eine Epiphanie. Sie lies sich von ihren Schmuckkreationen inspirieren und schuf eine Serie von Halsketten. Im Bild ein Stück aus 2006.

AFTER MAX: Die Arbeiten aus dieser Serie sind Schmuckstücke für den bekannten Ulm-Hocker von Max Bill. Im Bild After MAX II, 2017.

ETTORE: Ligia hat eine besondere Faszination für Spiegel. Meist sind diese Arbeiten Einzelstücke. Das Verwenden von Blattgold sowie der Verweis auf Referenzen sind wiederkehrende Motive. Der Spiegel »Ettore« stammt aus dem Jahr 2017.

CHUTES: Für die Serie »Chutes Mers du Sud« (2019) verwendete Ligia Abfälle aus der Produktion sowie Zuchtperlen. Der Verschluss ist aus Silber.

CESAR: Für diese Serie (ab 2017) schuf Ligia Abgüsse von alltäglichen Objekten (wie Schlüssel, ein Feuerzeug oder die fischförmige Sojasauce) aus Kunstharz und veredelte die Teile mit Blattsilber oder Blattgold. Sie zeigte diese Stücke unter anderem auch in ihrer Ausstellung »Doré« in der Genfer Galerie »Complete Works«.

ANNI



AFTER MAX



ETTORE



CHUTES



CESAR





LE DOSSIER

PAGE DE GAUCHE
La Genevoise crée
chez elle des bijoux
minimalistes
aux confluent des
genres artistiques.

Marcel (moule),
2013, bracelet,
métal doré et noir,
argent 925.

Ligia Dias, orfèvre pop

ARTISTE DU DÉTOURNEMENT
ET DE LA FANTAISIE DE LUXE,
LA CRÉATRICE GENEVOISE
FABRIQUE DES COLLIER
QUI RESSEMBLENT À DES BIJOUX
MAIS QUI SE PORTENT
COMME DES SCULPTURES

par Salomé Kiner
photos: Sandra Pointet pour T Magazine

En 1940, l'artiste textile Bauhaus Anni Albers crée en collaboration avec un étudiant du Black Mountain College un collier en rondelles plates de quincaillerie assemblées avec un ruban de gros-grain. La découverte de cette pièce aura l'effet d'un détonateur sur Ligia Dias. Grâce à ce mélange inattendu entre un élément fonctionnel et un ornement rappelant la haute couture, elle comprend que le bijou n'est pas qu'une affaire de joaillerie. Aujourd'hui encore, son évocation l'émeut: «En plus d'être à ma portée, ce bijou représentait exactement ce qui m'intéressait. Ce fut comme un déclic, une évidence. Je me le suis approprié, je l'ai reproduit.»

Le collier s'impose à elle comme un support idéal pour explorer ses sujets de prédilection: questionner les notions de standard en détournant des objets consacrés, appliquer des méthodes de production artisanales à des matériaux industriels, jouer avec les critères du luxe. Dans les pièces de la créatrice, on trouve des colliers de pailles en plastique ponctués de pierres semi-précieuses, des perles de rocaïlle Swarovski

montées sur un rang d'épingles sixtus, du plexiglas, des chaînes gourmettes, des vis, des mousquetons.

VOLTE-FACE

Au moment où elle tombe sur les bijoux d'Anni Albers, Ligia Dias, née à La Chaux-de-Fonds de parents portugais, travaille comme designer mode chez Lanvin aux côtés d'Alber Elbaz, à Paris. La mode s'est imposée à elle après une première formation en graphisme à l'ECAL. Pour son diplôme, elle fabrique une sacoche modulable, entre le cartable et le gilet, pensée pour porter un manuel de savoir-vivre actualisé, rédigé par elle-même et quelques complices universitaires. Entre le vêtement, l'accessoire conceptuel et la relecture inspirée, ce projet porte en lui la marque des obsessions de Ligia Dias: les lignes épurées du minimalisme, la porosité des disciplines artistiques et un sens épanoui de l'humour.

Sur les conseils des graphistes, directeurs artistiques et auteurs de campagnes publicitaires mondiales Matthias Augustyniak et Michaël Amzalag de l'agence M/M, elle décide de poursuivre son cursus à Paris. Elle étudie le stylisme



1.

au Studio Berçot avant d'atterrir chez Lanvin. «J'y ai appris à différencier le prêt-à-porter lambda des véritables codes du luxe. Le ruban gros-grain, qui fait partie des signatures Lanvin depuis le début, est un des archétypes du luxe.» Trois ans plus tard, elle lance sa propre marque.

En 2014, près d'une dizaine d'années après son premier bijou, malgré une distribution internationale et des collaborations avec Comme des Garçons ou Nicolas Ghesquière chez Balenciaga, elle décide de se soustraire au rythme de l'industrie de la mode: «Je faisais tout moi-même. Présenter les prototypes en showroom, recevoir les commandes, réaliser les productions, répondre à la presse. Trop de stress, trop d'habitudes. Ce système n'était pas adapté à ma démarche. D'un point de vue intellectuel et créatif, j'étais débordée et frustrée.»

Affranchie des exigences de calendriers, Ligia Dias met en place une nouvelle méthode de travail, se consacre d'avantage aux logiques de création qu'aux impératifs de rendements. En réduisant le dispositif, elle approfondit sa démarche: «J'ai même arrêté d'acheter des matières premières. J'ai des cartons plein la cave. Je les ouvre et je compose avec ce que je trouve. La contrainte me met dans un état d'excitation, d'urgence... J'ai besoin que la création vienne d'un élan spontané, d'une forme de légèreté.»

Rapatriée à Genève depuis un an pour les besoins professionnels de son mari, conservateur en chef au Mamco, Ligia Dias travaille chez elle, dans un atelier d'une dizaine de mètres carrés où les tiroirs grimpent jusqu'au plafond,



2.



3.



4.



5.

1. Divers documents de travail et objets de l'atelier avec Spring 2018, collier, métal argenté, cristal, argent 925. Pièce unique.
2. et 3. Les murs de l'atelier de Ligia Dias.
4. Cesar, 2018, broches, résine, feuille d'or. Edition de 5+1 EA.
5. Catalogue de la collection permanente STANDARD (image CHAÎNE, 2006/2018, collier, métal palladié). Aux doigts de Ligia Dias une bague Reese de Chloé et Juste un clou de Cartier.
6. Une partie des bijoux personnels et d'œuvres de la collection de l'artiste. (De gauche à droite) a. Barbara, 2008, bracelet, cuir, métal doré et argenté. b. Nothing to lose, crocodile (détail), 2010, boucle d'oreille, cuir exotique, métal traité. c. «Cuddly Painting» de Sylvie Fleury, 2018. d. Œuvre de Stéphane Kropf. e. Collier réalisé par le compagnon de Ligia Dias avec des déchets trouvés sur la plage. f. Eva, 2013, boucle d'oreille, cuir, argent 925.



6.

placardés de croquis, de post-it, de dessins d'enfants, de notes humoristiques, d'essais textiles et de moodboards. Sur son bureau, une petite armée de pinces et de pinceaux veille sur un rang de porte-clés tour Eiffel, objets de sa dernière série de boucles d'oreilles, Gustave. Un mélange d'ordre et de profusion, un cabinet d'orfèvre pop, aux couleurs de Ligia Dias, qui peut porter sans trembler un pantalon panthère jaune fluo sur des bottines en python ocre.

Sa voix s'élance lorsqu'elle évoque ses nombreuses passions: Rei Kawakubo, la fondatrice de Comme des Garçons, le très secret couturier belge Martin Margiela, Sonia Delaunay, les artistes «femmes de» restées dans l'ombre de leur mari, les kimonos, la littérature contemporaine américaine... Elle prend une inflexion plus mesurée pour définir les contours de son travail: «Le bijou est un prétexte. Ce médium me convenait car j'aimais l'idée de créer des pièces centrales sur le corps.»

POROSITÉ DISCIPLINAIRE

Sa bague à quatre doigts enchevêtrée d'anneaux carillonne lorsqu'elle agite les mains pour s'exprimer. A son oreille, une moule dorée se manifeste ponctuellement sous la chevelure, comme pour rappeler que le travail de Ligia Dias se situe quelque part à mi-chemin du ready-made et de

l'absurde. Hommage à l'artiste belge Marcel Broodthaers, le coquillage (imaginé avec les frites) était au cœur de sa dernière collection. Depuis son retour en Suisse, elle prend des cours de bijouterie, curieuse et un peu inquiète de voir la technique chambouler son travail. Récemment, elle s'est mise au filigrane, une tradition portugaise qu'elle rehausse de maillons argent et qu'elle affuble de fermoirs apparents: «Je modifie le design comme le piercing peut modifier un visage. C'est une manière de révéler les dessous d'un bijou, de raconter son histoire. Cela lui donne aussi un côté méchant.» La série, «Prazeres», porte le prénom de sa mère, «plaisir» en portugais.

Malgré sa nouvelle vie genevoise et les distances prises avec l'industrie, Ligia Dias n'a pas tout à fait décroché du milieu de la mode. Tous les quinze jours, elle retourne à Paris, où l'attend Natacha Ramsay-Levi, directrice artistique de Chloé. «Le consulting m'intéresse énormément. Mes interventions couvrent tous les domaines: les campagnes publicitaires, le prêt-à-porter, les lunettes, les gants, la stratégie. Natacha et moi avons fait nos études ensemble. Nous n'avons pas forcément les mêmes goûts, mais nous nous retrouvons sur beaucoup de choses, comme cette manie de tout analyser.»

«JE NE ME SENS PAS JOAILLIÈRE» Au-dessus du canapé où elle s'est installée, un tableau de son ami le peintre John Armleder côtoie un miroir recouvert d'un store entrouvert par une colonne ionique peinte en or. Cette pièce, réalisée par Ligia Dias et exposée à Genève fin 2017, vient souligner son penchant pluridisciplinaire, une porosité que tout le monde brandit mais que personne n'applique. A cheval entre les statuts d'artiste, de designer et d'artisan, elle trouble les cases, refuse les étiquettes. «Je ne me sens pas joaillière... Je fais des bijoux comme je pourrais faire un immeuble. J'aime confronter les fonctionnements de l'art contemporain au système de la mode, de la même manière dont j'aime créer des bijoux qui ont l'air luxueux bien qu'ils soient composés de matériaux pauvres.»

De ses études à l'ECAL, Ligia Dias avait retenu le postulat Bauhaus, qui prône une production industrielle des techniques de l'Arts and Crafts. A force de s'y confronter, elle a fini par inverser la théorie. ■